

Politique linguistique et développement durable au Cameroun : perspective émique ou perspective étique ?

Par Valentin FEUSSI
Université de Douala (Cameroun)
valfeussi@yahoo.fr

La perspective in vitro a jusque là caractérisé les travaux sur l'aménagement linguistique au Cameroun. A côté du « profil idéal » de M.Tadadjeu (1985) et de l'approche fonctionnelle de J.Tabi-Manga (2000), des propositions complémentaires, articulées autour de la volonté propre des Camerounais (qui, après tout, sont les sujets de ces spéculations), seraient bénéfiques. Sachant que la langue, pour la définition d'une identité culturelle, a une importance particulière dans un pays dans la perspective d'un développement durable, des approches de terrain visant à mieux cerner l'imaginaire des locuteurs et citoyens mériteraient d'être prises en compte. Ceci nous semble permettre une conception empirique de manière à donner des chances à une politique de bénéficier d'une certaine longévité et d'un certain soutien social. Notre article vise donc à réfléchir de manière expérimentale à leur adéquation à des objectifs de développement durable.

Cette contribution a pour objectif de questionner sur un aspect de construction d'un « développement durable », celui ayant trait à la politique linguistique. Mais avant d'entrer dans le vif du sujet, il conviendrait de cerner les contours de certaines notions autour desquelles gravitera notre propos dans ce colloque. Ceci est cependant une tâche assez difficile, puisque cette clarification terminologique prendrait un article à soi tout seul. Nous allons néanmoins en ébaucher ici quelques aspects dans l'optique de cette étude.

Depuis le Sommet mondial sur le « développement durable » (DD) de Johannesburg en 2002 dix ans après la Conférence de Rio, la communauté internationale a compris que pour sortir de la pauvreté, pour assurer une croissance qui ait des chances de survivre à toutes les difficultés spatio-temporelles, il faudrait mettre en place un ensemble de stratégies, de programmes embrassant toutes les dimensions sociales de l'homme visant à l'éclosion familiale, à l'amélioration du cadre et de la qualité de vie. En fait, le DD est synonyme d'un ensemble des mécanismes développés et ayant pour finalité de permettre une évolution dans les conditions les meilleures de l'homme tant sur le plan individuel que collectif. Mais comment solidifier cette croissance? Comment la rendre stable? Nous voulons ici montrer qu'une approche souple et ouverte peut constituer une réponse à cette question, au regard de la politique linguistique qui constitue un aspect important dans tout développement social. Cependant, qu'entendons-nous par "politique linguistique"?

Le travail de « politique linguistique » se situe en amont de la « planification linguistique », par une activité beaucoup plus théorique, assez abstraite. Cette tâche consiste dans la réalité en la « formulation d'objectifs, postérieurement à l'évaluation d'une situation » (D.de Robillard, 1997 : 230). De manière globale, si la "politique linguistique" permet de définir les orientations générales en fonction de la politique de gestion du pays sur un macro plan, la planification viendra donc tout simplement mettre cette orientation en application en travaillant avec un matériau plus concret. Ce qui signifie que ces deux étapes s'inscrivent dans un cadre plus large, et c'est ce qui est appelé « aménagement linguistique » dont le rôle est d'actualiser la politique linguistique par des stratégies précises programmées sur un plan spatio-temporel (D.de Robillard, 1997 : 228). Tout doit en conséquence s'inscrire dans une perspective empirique sociale que nous vous présenterons après avoir les analyses découlant de notre enquête, non sans avoir résumé de solutions de méthodes « objectives ».

1. Du "profil idéal" du Camerounais à l'approche fonctionnelle

Les langues officielles comme celles locales peuplent le paysage linguistique camerounais, en dépassant les préoccupations officielles qui, ignorant une réalité assez différente, sont beaucoup plus orientées vers un bilinguisme français-anglais. Face à ces situations, des voix se sont élevées pour amener l'état à définir un cadre institutionnel d'utilisation des langues de l'univers linguistique camerounais, en définissant une politique linguistique qui intégrerait ces différentes langues : d'origine locale et

étrangère. Nous pensons à M.Tadadjeu qui résume le « profil idéal » du Camerounais à travers un modèle baptisé « le trilinguisme extensif ». Travaillant dans une visée éducative, il voudrait que les premiers pas à l'école soient effectués en la langue maternelle, avant de continuer avec les langues officielles qui seraient beaucoup plus facilement apprises. Ce modèle s'appuie sur trois principes : l'insuffisance du « bilinguisme officiel » à « donner au Camerounais toute sa personnalité culturelle et linguistique » (M.Tadadjeu, 1985 : 189), la nécessité d'utiliser les langues locales comme meilleur vecteur d'identité culturelle, et le besoin de reconnaissance des langues véhiculaires. Cependant, dans ce « profil idéal », cet auteur présente les langues véhiculaires comme subsidiaires, l'essentiel étant de pratiquer sa langue maternelle¹ et les langues officielles. La proposition de M.Tadadjeu est assez sérieuse car c'est le premier chercheur à théoriser l'aménagement linguistique du Cameroun. Cependant, les villes du pays connaissant un boom démographique ces dernières années, il devient nécessaire d'accorder un regard plus attentif à la configuration linguistique urbaine du pays, pour une meilleure intégration nationale².

Au « trilinguisme extensif », Tabi Manga (2000) répond en proposant, dans l'aménagement des langues au Cameroun un « quadrilinguisme » qui prend en compte quatre « strates fonctionnelles » correspondant respectivement aux langues maternelles pour la communication intra-familiale, aux langues communautaires (ayant plus de locuteurs non-natifs par rapport aux langues ethniques), et aux langues véhiculaires qui selon lui devraient être appelées « langues nationales »³; et le français et l'anglais ayant dès lors une vocation internationale. Ce modèle permettrait de dégager en dehors du pidgin-english, quatre langues à vocation réellement véhiculaire sur le plan national : ffulde, beti-fang (qui regroupe ewondo et bulu), duala et basaa. Cependant, seules les deux premières présentent des variétés dialectales⁴ et occupant tout le Nord du Cameroun (presque les 40 % du territoire) pour le ffulde, et toutes les provinces du Centre, du Sud et de l'Est, pour le beti-fang ; en plus, elles sont transnationales : la première pratiquée dans les pays africains du Sénégal au Tchad, et la deuxième parlée en Guinée Équatoriale, au Gabon et au Congo. Il propose donc à l'État d'ajouter à ces deux langues le duala, le basaa, le fe'fe' et le mungaka, qui présentent un taux assez « notoire » de véhicularité dans les provinces de l'Ouest, du Nord-Ouest, du Sud-Ouest et du Littoral, pour constituer un pôle de six langues véhiculaires au Cameroun. Nous remarquons cependant que Tabi-Manga, faisant des propositions assez concrètes ailleurs, est embarrassé ici : il ne dit mot des langues « hybrides » pourtant véhiculaires urbains.

Qu'en pensent les populations ? Les propositions de M.Tadadjeu comme de J. Tabi-Manga méritent des analyses additionnelles, inscrivant le locuteur comme acteur social de la situation linguistique de Cameroun. Le premier essaie d'ailleurs de valider ses analyses par des critères de « prédictibilité » qu'il fonde sur « le courant social » mettant en valeur « l'unité nationale ». Seulement, son modèle de langue à utiliser pour une meilleure intégration dans sa communauté linguistique est « toute langue nationale viable sous la forme standard ». Il est encore théorique car tout est ainsi centré sur la norme prescriptive, ramenant la langue et la société à leurs dimensions stables; pourtant, elles sont essentiellement dynamiques, à la manière des villes africaines qui connaissent depuis les années 80 une croissance démographique exponentielle.

2. Le corpus⁵

Nous avons effectué des biographies linguistiques parmi lesquelles celle d'un bamiléké de 38 ans, établi à Douala depuis quatorze ans. Licencié en droit, il est aujourd'hui marié et est père de deux enfants. Musicien peintre, il a onze années durant été dans le secteur commercial, respectivement comme gérant d'une vente

¹ Les langues maternelles pour lui sont exclusivement des langues d'origine camerounaises, ce qui n'est plus tout à fait vrai aujourd'hui avec les populations urbaines.

² Le "trilinguisme extensif" s'occupe beaucoup plus des zones rurales jugées homogènes.

³ Ce sont en fait des langues de communication à l'échelon régional ou provincial, à vocation transnationales.

⁴ Une lecture de G.Manessy (1992) permettrait de comprendre par quels mécanismes ces parlers urbains se dialectalisent.

⁵ Conventions de transcription :

/ pauses (//: plus longue); xxx : propos simultanés;

: longueur vocalique; entre parenthèses (indications non-verbales)

xxx réaction incise de l'interlocuteur, très souvent sous la forme d'acquiescement soit pour confirmer les dires de l'autre, soit une manœuvre de relance de l'enquêteur.

de pneus d'occasion, et de consommables informatiques. A la question de savoir quelle langue(s) pourrai(en)t être prise(s) comme véhiculaire local, le témoin a des réponses multiples.

a)

E. Ces langues [les langues officielles] sont-elles suffisantes pour la formation des Camerounais?

T. En principe: je dirais oui / oui parce que nous sommes : un pays euh multiethnique / il y a beaucoup d'ethnies et il y a beaucoup beaucoup beaucoup de: des langues parlées / je parle des dialectes / c'est: en principe l'anglais et le français euh devraient suffire, bien que / comme tu faisais allusion tout à l'heure dans les services publics, ce n'est pas toujours ce ce ce ça n se vérifie pas toujours / mais ceci est lié au fait que / une fois de plus // les dirigeants politiques / sont d'une certaine ethnie / et puis des postes de responsabilité dans le pays / dans le pays * ehe * sont attribués aux ressortissants d'une certaine ethnie / ce qui fait que / si la famille / une famille / je veux dire / des gens d'un même village se retrouvent dans un service // comment éviter / comment est que ce ce service ne sera pas un service du village je peux dire euh euh si tu me permets l'expression / comme un un service du village ...On s'exprime en en en

E. dans la langue du

T. En dialecte dans la langue du village * ehe * et c'est pour ça que je disais que le: les le politique peut influencer énormément ... Je vais dans : à Yaoundé par exemple je vais dans: au ministère des Finances où peut-être la plupart des employés sont betis / peut-être quand tu parles le beti ça passe plus facilement / ça je gagnerais à apprendre le beti

E. Bien sûr.

T. Je vais apprendre le beti pour faire passer mon dossier ou voilà / c'est c'est à ça que je pensais tout à l'heure

b)

E. Bon / vu ce que tu me dis je comprends donc que / même si l'anglais et le français sont des langues officielles, ce serait quand même bien / pour nous * oui * d'apprendre à écrire et à parler nos langues

T. Essentiel même

E. Ce serait essentiel d'apprendre à parler et écrire nos langues

T. A écrire même des romans dans nos langues

E. ok en fait de la littérature

T. de la littérature en langues locales

c)

T. [Quelle(s) langue(s) recevrai(en)t tes faveurs comme langue régionale] (souffle) Ah c'est c'est simple je crois que la: les / je ferai de la ville déjà ce qu'elle est, la ville de Douala c'est une ville où on retrouve tout, c'est un fourre-tout, dans tous les domaines en l'occurrence le domaine des langues, c'est dans la ville de Douala que tu vas retrouver tous les ressortissants du pays, de tous les coins d'Afrique, de tous les coins du monde / à Douala par exemple s'il me faut refaire la configuration de la ville sur le plan des langues, les langues parlées vont être maintenues

E. Ce sont déjà les quelles, les langues parlées?

T. Les langues officielles jusqu'à: à ce jour

E. C'est-à-dire le français et l'anglais?

T. oui / c'est-à-dire progressivement / je ferais en sorte qu'on introduise progressivement nos langues / pour Douala la langue duala / que la langue duala apparaisse comme une troisième langue à: Douala / qu'on va développer à côté des deux langues officielles / de façon que à côté de de français et de l'anglais / qu'on puisse s'exprimer en duala et écrire le duala // bon si c'est vrai que: // d'aucuns vont voir que les autres langues sont lésées / bon moi j'ai pris / je prends duala parce que nous sommes à Douala / et que Douala c'est la capitale économique / on gagnerait en culture à développer quelque chose de pareil quoi* ehe * oui en développant le duala, en faisant que les Camerounais de Douala puissent s'exprimer et écrire le duala, ça renforce encore un peu nos liens euh à / on choisit quelques langues comme ça bon bè c'est vrai il faudra tenir compte aussi de : : de de du du nom-des des des du nombre de personnes qui parlent une certaine langue * oui * pour savoir qu'ils sont assez nombreux pour qu'on puisse / étendre cette langue au reste

E. Et à Douala par exemple ça pourra être
 T. A Douala je crois que c'est le bamiléké
 E. si on tient compte du nombre
 T. C'est c'est le bamiléké qui: domine quand même ici

d)

E. Est-ce que tu peux me dire / nous parlions déjà de Douala tout à l'heure / *oui* / quelles sont les différentes langues que tu :: *oui* que tu rencontres dans la ville également?
 T. *Oui i y a: i y a: je vais je vais prendre le bam le bamiléké je vais dire le bamiléké parce que / le tous les dialectes de l'Ouest je les regroupe là / oui / sur la langue bamiléké * ehe * i y a le basaa / le basaa quand même / qui est assez parlé / i y a le duala (rires) le duala xx qui qui est parlé dans certains points / oui / mais pas trop quand même / oui / i i y a le bamiléké le basaa le duala hmmm je crois que c'est les trois langues i y a d'autres langues bien entendu / mais*
 E. Et qu'est-ce que tu penses le français fait aussi partie de ces langues parlées dans la ville?
 T. Bien entendu (rires)
 E. ok (rires) je voulais me rassurer
 T. La plus parlée
 E. La plus parlée le français
 T. Oui

e)

T. J'ai fait le constat que les: basaa le basaa est beaucoup parlé dans la région de Bassa / i y a Ndogbong, Sic-Cacao quand même, je n suis pas allé dans d'autres quartiers, mais c'est des quartiers où j'ai remarqué: une forte concentration de ce dialecte là de cette langue de la langue basaa / et c'est vrai qu'à côté i y a toujours le bamiléké / le bamiléké est constant dans tous les coins ... les dualas dans certains petits points qui: comme dans certains points de de de Bonabéri mais jusqu'à là il y a toujours les bamiléqués / les dualas sont à Akwa ... et Bonamoussadi: Sable aussi i y a le duala / le bamiléké c'est : pratiquement partout
 E. Quand tu t'en vas au marché, quelle(s) langue(s) est-ce que tu t'attends à rencontrer?
 T. Toutes les langues / ça dépend de quel marché / si je vais au marché Déido par exemple i y aura beaucoup de bamiléqués par ce qu'ils sont bien portés vers le commerce / i y a le duala i y a le basaa
 E. Au marché Déido
 T. Oui / à la Cité beaucoup de basaa / (rires) très peu le duala / et au marché central par exemple le bamiléké, beaucoup de bamiléké vraiment beaucoup de bamiléké je me demande s'il y a même d'autres langues / à certains points i y a les Biafra i y a les Biafra i y a d'autres mais c'est négligeable / ah il y a des nordistes aussi
 E. qui parlent quoi
 T. Je ne sais pas si c'est du ffuldé / haoussa je ne sais pas ... ils sont dans le secteur des pagnes / des oignons /
 E. Est-ce qu'il y a d'autres: / quand tu vas acheter ton CD par exemple tu le fais en quelle langue?
 T. Francanglais
 E. Francanglais *oui* /et pour aller acheter des oignons
 T. (rires) des oignons // na hamoch euh c'est combien / français indifféremment en français anglais / pidgin pidgin
 E. français pidgin
 T. wouais les vendeurs quand ils parlent d'autres langues ils sont obligés / puisque le marché est à forte connotation pidgin français tout ça ils font des efforts pour s'exprimer quoi / ils parlent le français / ils mélangent et on revient encore au pidgin et au français
 E. Si je nous résume ça veut donc dire qu'à Douala, hors de la maison je prends par exemple le marché / il y a les langues bamiléqués, il y a le français, le basaa, le hausa parfois le duala *oui* le pidgin
 T. Beaucoup le pidgin
 E. *ça fait six langues *oui* beaucoup de pidgin est-ce à dire que c'est la langue la plus utilisée dans le marché?*
 T. *C'est la langue la plus utilisée parce que le les la plupart de des vendeurs qui utilisent le pidgin c'est des personnes qui n'ont pas été à l'école / qui ne sont pas allé loin / qui ont peut-être le niveau CEP CE2 bon ils font des efforts i s'expriment en pidgin quoi ... celui qui a fait*

- l'école pour mieux s'adapter dans le milieu est obligé d'utiliser cette langue quoi...Quand ils vont dans les marchés ils se rendent compte que pour mieux vendre pour mieux s'intégrer dans le marché ils sont obligés d'apprendre le pidgin quoi ... si tu vas devant un vendeur et tu t'exprime en français, c'est clair que la marchandise te sera vendue assez chère / Pourtant au lieu de peut-être tu viens demander c'est combien en français / après tu leur that your onion dear / you fi take ha moch tu engages une discussion comme ceci tu te rapproches beaucoup plus d'eux ... et ils te font vraiment leur prix*
- E. *C'est-à-dire que pour mieux s'intégrer sur le marché à Douala, il faut utiliser la langue du vendeur * Oui * c'est-à-dire*
- T. le pidgin / surtout le pidgin ... le francanglais ça se retrouve dans le milieu où il y a beaucoup de jeunes / peut-être si c'est les jeunes qui vendent les CDs on peut retrouver le francanglais k7 baladeurs, qui se baladent avec les pièces de:
- E. Maintenant que nous avons fait le tour des langues à Douala ... si toi tu as à choisir la langue ou les langues qu'il faut officialiser pour Douala par exemple, de sorte à ce que tout le monde se retrouve là dedans
- T. *Oui / ça sera le: français, l'anglais, le pidgin, francanglais si francanglais c'est autre chose que le pidgin*
- E. Pas une seule langue locale?
- T. Non
- E. Pourquoi non?
- T. Je prendrais je sais pas c'est un constant personnel / une langue locale il faudra la véhiculer petit à petit / je crois que la fierté que chacun a pour son dialecte ça pose quand même problème ça constitue un frein à: au au choix d'une langue d'un dialecte quelconque qu'on peut imposer à aux populations

De prime abord, il épouse (en a) une thèse assez simpliste pour justifier la présence de langues d'origine étrangère sur le plan officiel. Il s'agit de la très grande hétérogénéité du Cameroun (239 langues)⁶. Ce foisonnement ethnique et linguistique se traduit par la répétition de l'adverbe de quantité "beaucoup", preuve que même sans connaître un nombre précis de langues dans le pays, sa diversité linguistique ne fait pas de doute. Le choix porté sur le bilinguisme officiel constitue en conséquence une stratégie de gestion, d'organisation de cette diversité. Il confond d'ailleurs "langue" et "dialecte" s'inscrivant de facto dans la dévalorisation des langues africaines qui date de la période coloniale. Il n'est d'ailleurs pas seul car plusieurs de nos témoins, même des universitaires, ont du mal à désigner les idiomes d'origine camerounaise comme étant des "langues. Nous comprenons ainsi qu'inconsciemment, l'idée que le Camerounais a de "sa" langue est assez négative, cette langue servant d'abord et presque exclusivement à la communication intra-ethnique. Nous pensons cependant que l'origine ethnique de notre témoin (Bamiléké) est utile pour comprendre cette position. Il s'agit de la seule ethnie du Cameroun connaissant une fragmentation linguistique des plus poussées, empêchant la communication entre des peuples distants de 30 km (à vol d'oiseau). Par ailleurs, les activités socio-économiques (commerce et recherche de profit) doublées à l'esprit nationaliste⁷ ne favorisent pas l'utilisation d'une langue ou de l'autre dans un cadre interethnique. Ces langues n'ont de place que dans leur ethnie d'origine. Utilisées dans un espace extra-ethnique, il s'agira de la transposition dans ce nouveau cadre, du microcosme familial. Au-delà de l'appartenance au groupe toutefois, des liens de solidarité peuvent naître sur cette seule base qui fixera dès lors des limites d'une communauté dans laquelle ne sera accepté que celui respectant la norme linguistique considérée :

à Yaoundé par exemple je vais dans: au ministère des Finances où peut-être la plupart des employés sont betis / peut-être quand tu parles le beti ça passe plus facilement / ça je gagnerais à apprendre le beti⁸.

Considérer le beti comme une langue à apprendre à Yaoundé donne d'ailleurs raison à J.Tabi-Manga (supra) qui pense que le beti-fang pourrait être la langue véhiculaire de la région du Centre du Cameroun. Le Camerounais aura donc à sa disposition au moins trois langues dont les deux langues officielles et une langue ethnique qui peut avoir une valeur véhiculaire.

⁶ Dieu M. et P.Renaud, 1984, *Atlas Linguistique du Cameroun - Inventaire préliminaire*, Paris, ACCT - CERDOTOLA.

⁷ Les différents villages sont en fait de petits royaumes avec chaque fois une langue à valeur signifiante et identificatrice.

⁸ C'est notre témoin qui parle.

Dans la suite de notre entretien, le témoin reviendra contre toute attente sur ses affirmations, récusant français et anglais comme suffisants pour la formation du Camerounais. En (b), il fait usage d'un adjectif, "essentiel". Nous avons reformulé une de ses déclarations préconisant l'utilisation des langues d'origine camerounaise dans l'éducation. Il va tenir à apporter une correction dans l'optique d'une meilleure précision. Il va ainsi passer de "bien" à "essentiel" doublé de "même". Mieux encore, cette éducation ne doit pas être restreinte au cadre scolaire puisque sur le plan de l'écrit, une littérature entièrement locale devrait voir le jour. Ce changement ou mieux cette évolution dans sa pensée, nous l'expliquons par une implication plus profonde dans le sujet. En fait en début d'entretien, c'est plus ou moins la position officielle ou du moins supposée neutre qu'il adopte. Mais au fur et à mesure que nous travaillons en profondeur, il découvre ou élabore bref, construit sa pensée, fait des retours en arrière et redécouvre son environnement linguistique et social. Il peut donc aller du caractère suffisant du français et de l'anglais dans la formation du Camerounais, vers la nécessité d'une formation en "nos langues", même s'il prend la peine d'être prudent en évoquant l'aspect progressif du processus. Le besoin d'écriture, c'est déjà celui de M.Tadadjeu (supra) qui ne cache pas dans ses travaux son désir ardent de standardisation des "langues camerounaises". Cette préoccupation est donc suffisamment profonde pour qu'on la prenne en considération dans une politique d'aménagement linguistique.

En (c) le souffle poussé en début de réponse renvoie à l'ampleur de la tâche, à l'importance d'une pareille décision (qu'il a commencé par conférer aux hommes politiques); on pourrait aussi penser à la difficulté de la tâche, tellement les langues sont nombreuses dans la ville de Douala (terrain de notre enquête⁹). Son trouble est d'autant plus grand que les langues y sont organisées selon ce que nous appellerons le principe de la territorialité : chaque quartier a une configuration ethnique particulière et donc une langue dominante. Malgré tout, son choix se porte sur le duala à cause de son importance historique (il le dira plus tard dans l'entretien) dans le pays¹⁰. En plus, c'est un élément de la culture locale. Or développer le côté culturel c'est garantir d'une certaine manière la pérennité dans une société qui vogue petitement vers l'acculturation, c'est assurer le développement du peuple, la culture étant une manière de voir et de vivre le monde. Cette unité linguistique permettrait également l'unité sociale et donc nationale¹¹, thème récurrent dans les discours des hommes politiques camerounais.

Au-delà du critère du prestige historique, notre témoin met en lumière un autre critère de véhicularité officielle d'une langue : celui du nombre de locuteurs. On pourrait ainsi ériger en langue régionale celle ayant le plus grand nombre de locuteurs. Et pour le cas de Douala, ce serait le bamiléké¹². Cependant, il est conscient de la possibilité d'être contredit, d'où l'utilisation de la marque concessive "quand même". En effet, s'appuyant sur la Constitution du pays qui protège les minorités, les Dualas s'estiment actuellement envahis par des Bamiléqués qui seraient devenus numériquement majoritaires dans "leur" ville. L'hésitation de notre témoin nous permet de mettre en opposition deux critères valant leur pesant d'or. S'accrocher à l'histoire et à la territorialité? Ou bien tenir compte des données quantifiables comme le nombre de locuteurs dans le secteur géographique considéré? Son rire accompagnant l'énoncé quand il parle du duala, traduit d'ailleurs cet embarras. On aurait donc à Douala, le choix entre le duala, le bamiléké sans oublier le basaa parlé par une partie considérable de la population, moins prestigieux que le duala mais mieux que le bamiléké. Il faut remarquer que le témoin continue à traiter le français à part, comme une "langue" auprès des autres qui ne seraient que des "dialectes". Il justifie cela malgré l'extension du français, par le fait que cette langue reste de prime abord celle du travail, de l'école. Quand c'est donc possible, la priorité est accordée à la "langue du village" jugée plus intime.

Nous sommes jusque là restés dans le cadre d'une homogénéité linguistique. Dans un espace plus ouvert (en e), on se rend compte que les langues officielles et locales ne suffisent pas. Le principe de territorialité a fait que chaque quartier et donc chaque regroupement ethnique ait son marché. L.-J.Calvet (1994) évoque

⁹ Cela n'empêche pas que nous traitons de n'importe quelle région du Cameroun, notre témoin ayant d'autres expériences linguistiques du pays grâce à son parcours de vie.

¹⁰ Dès l'arrivée des européens sur la côte dans le golfe de Guinée, le duala (du canton des Dualas) est la toute première langue locale qu'ils rencontrent dans la zone qui mettra encore du temps pour devenir le Cameroun.

¹¹ Cela est peut-être vrai mais la langue n'est qu'un aspect de cette harmonie et ne saurait la garantir à elle toute seule. La preuve, malgré les efforts déployés pour assurer cette fusion depuis les indépendances, l'harmonie sociale tant recherchée n'a jamais été atteinte : E.Bilola (2003) fait un résumé assez clair du problème anglophone, en évoquant même des tentatives de sécession de certains Camerounais.

¹² Le Bamiléké comme va le reconnaître le témoin n'est pas une langue, mais un groupe de langues assez proches tant sur le plan linguistique que sociolinguistique.

d'ailleurs cette organisation spatiale décrivant les villes africaines. Chaque quartier et donc chaque regroupement ethnique a son marché. Cependant, il existe des marchés (comme le Marché Central), très vaste pour présenter une configuration ethnique et linguistique homogène. En plus du bamiléké qui se retrouve dans presque tous les marchés, y fait son apparition, une langue hybride, le camfranglais qui brille par sa neutralité, à côté du pidgin-english plus recommandé d'ailleurs pour les différentes transactions commerciales. Cette dernière langue présente une image assez curieuse : elle reste rattachée à une moralité douteuse. Mais curieusement ne pas en parler c'est prendre de la distance par rapport au "peuple" : il faut en conséquence le connaître et l'utiliser quand cela est nécessaire: au marché, dans la rue entre autres, quand le besoin se fait sentir¹³. Cette langue a malgré tout acquis ses lettres de noblesse, s'assurant une dimension véhiculaire. La marque d'intensité "beaucoup" traduit l'extension du champ communicationnel de cette langue dans la ville, la seule après le français à pouvoir assurer une communication trans-ethnique; et unique langue de l'intimité¹⁴ des doualais puisque le français après tout est encore cette langue de l'école avec ses interdictions : la preuve est que dans la rue, s'il existe un "bon" et un "mauvais français", il n'existe ni bon ni mauvais pidgin, mais du "broking"¹⁵ et du "makro" (C.de Feral, 1989). Le pidgin reste la langue de l'intégration dans le marché. Or vu la place du marché dans une communauté africaine, il va s'en dire que cette langue est assez importante pour le doualais.

A la différence des autres centres urbains camerounais ou africains où le choix d'un vernaculaire local serait évident, nous percevons donc des hésitations chez notre témoin pour le cas de Douala : choisir la langue du plus grand nombre de locuteurs? Tabler sur le prestige passé? Ou bien choisir une langue sans coloration ethnique jugée neutre? Aucune de ces réflexions ne rejette le français et l'anglais, qui doivent continuer de jouer un rôle sur le plan national et international. Mais, pour atteindre une certaine intimité, un certain degré de convivialité, une autre langue mérite d'être utilisée. Or à ce sujet, le politique camerounais est resté muet, si nous passons sous silence la volonté déclarée dans la Constitution depuis 1992, d'assurer la promotion des "langues nationales", sans dire lesquelles et encore moins comment procéder. Pouvons-nous parler de la "planification par défaut"¹⁶. Nous pensons qu'il n'en est rien, vu l'acharnement qui était déployé dans les écoles pour éradiquer les langues locales des usages quotidiens des jeunes Camerounais. Cela relèverait donc tout simplement du choix d'observer sans mot dire, la vie des langues en société, du moins pour ce qui est des langues autres que celle héritées de la colonisation, oubliées par le politique au profit de langues exogènes, pourtant moins appréciées que les formes endogènes¹⁷.

Ce que nous retenons de ce témoin est que les propositions des méthodes "objectives" méritent des compléments dans le but de prendre une décision bénéfique au reste de la communauté. L'architecture véhiculaire du Cameroun pourrait tourner autour des hypothèses (supra) mais, pourquoi pas d'autres langues?

3. Pour une approche qualitative?

Il faut en conséquence transcender l'approche hypothétique, d'où l'importance de l'approche émiqque pour tout travail d'aménagement linguistique, qui va en droite ligne avec cette perspective sociale. Nous pouvons partir de l'idée selon laquelle "les choix d'approches différentes fondent des univers différents, et donc de bonnes chances de produire des résultats qui se complètent plus qu'ils ne se contredisent" (D.de Robillard, 2003 : 36). Loin d'avoir une position neutre dans sa quête, le chercheur met ainsi sa créativité au service de son travail et finit par co-construire l'objet de recherche avec le témoin. Ce dernier peut ainsi revoir sa

¹³ Nous nous rappelons avoir échappé à une agression une nuit dans la rue, grâce à notre pratique du pidgin.

¹⁴ Il se situe après la "langue du village" mais bien avant le français quelle qu'en soit la forme.

¹⁵ C'est ce que reconnaît Lapiro de Mbandja, chanteur populaire du Cameroun adepte du pidgin-english, sur <http://cameroon-info.net>. C.de Feral (1989) présente deux variétés de pidgin : le "makro" et la forme simple. On pourrait encore différencier les formes francophones de celles anglophones (en fonction des deux zones linguistiques du pays, si nous prenons en considération les langues officielles).

¹⁶ Pour plus d'informations sur ce concept, lire D.de Robillard (1989, 1992, 1995) qui le définit comme relevant de ces "situations où les organismes, dont la mission est de prendre en charge la dimension linguistique, se contente d'observer la situation ou d'intervenir le moins possible" (1989b : 118).

¹⁷ Il en va de même pour le français dont la forme endogène ("le mauvais français") rapproche beaucoup plus les Camerounais que "le bon français" c'est-à-dire la forme standard. Nos informateurs ne font pas de différence sur le terrain, entre les variétés de français dont ils ne reconnaissent que deux : le "bon" et le "mauvais français", à la différence des chercheurs qui ont développé l'acrolecte, le mésolecte et le basilecte.

position en découvrant la réalité de sa pensée. Cela permet au chercheur de relativiser la quantité et la représentativité. Le plus important reste en conséquence l'interprétation qu'il fera des produits à sa disposition. Il s'agit de fonder l'analyse sur les jugements, voire sur les comportements linguistiques des locuteurs. Le travail empirique devient dès lors écologique (L.- J. Calvet, 1999). En effet, les (variétés de) langues seront prises dans leur(s) biotope(s), ce qui permettra de mieux articuler leur régulation en fonction du terrain d'utilisation. Une conception "chaotique" et "douce" (D. Robillard, 2001; 2003) serait bien adaptée à cette souplesse épistémologique, qu'on pourrait aussi traduire comme cette "(socio)linguistique de la complexité" (Ph. Blanchet, 2003), qui a l'avantage d'être moins coûteuse. Le travail doit donc se faire de l'intérieur, de manière in vivo (cela nous a permis par exemple de réaliser dans notre enquête, que nous pouvions envisager l'hypothèse d'un véhiculaire du groupe Bamiléké à Douala).

L'aménagement linguistique gagnerait à se faire dans cette perspective. Cela suppose donc une rencontre avec les différents acteurs sociaux concernés dont on interprétera les "représentations" qui sont comportementales et attitudinales. La langue dans cette dimension devient donc dynamique, et peut se théoriser autour des principes de définition identitaire et de conflit social que la dimension interactionnelle de l'analyse permettra de mettre en valeur. Cette prise en compte du "subjectif social" permet de rentrer effectivement dans la vitalité sociale qui ne connaît qu'une gestion individuelle et collective à la fois des différentes (variétés de) langues¹⁸. Une décision sociale basée sur une démarche aussi "solide" a toutes les chances de susciter l'adhésion de tous, en garantissant une certaine durabilité, une pérennité. On pourrait dès lors anticiper sur des problèmes sociaux de divers ordres. Le choix de langues épouserait la volonté des citoyens, inscrivant dès lors la culture, l'identité sociale dans le projet de construction nationale, régionale et même mondiale. Chacun sera ainsi à même de participer à ce "rendez-vous du donner et du recevoir" qu'est la globalisation.

Conclusion

Le développement durable doit en conséquence épouser ce dynamisme social et linguistique. Le multilinguisme n'est parfois que le reflet des différents "positionnements" d'acteurs sociaux. Ces derniers par moments usent des différentes (variétés de) langues en fonction de la diversité de leurs activités quotidiennes. Or autant les langues seront multiples¹⁹, autant cela supposerait une diversité des activités et donc de plus grandes potentialités de développement social²⁰. En partant des représentations donc, les différents contours de la société seront mobilisés dans une optique plus actuelle²¹. Les comportements modernes sont beaucoup plus complexes et seul le terrain pourrait permettre de rendre compte plus efficacement de cette nouvelle donne. Toute décision politique devrait s'en inspirer car c'est le moyen peut-être le plus sûr de parvenir à une véritable démocratie tant sur le plan politique que socioculturel donc linguistique. Ceci serait d'ailleurs salubre, s'inscrivant de facto dans un panorama assez cher à la communauté internationale : celui de la bonne gouvernance.

Bibliographie

- Blanchet, Ph. (2000): La linguistique de terrain : méthode et théorie - Une approche ethnosociolinguistique , Rennes, PUR.
- Calvet, L.-J. (1999) : Pour une écologie des langues du monde, Paris, Plon.
- (1997) : " in vitro vs in vivo " in Moreau, M.-L., Sociolinguistique - concepts de base, Mardaga : 179-180.
- (1994) : Les voix de la ville : Introduction à la sociolinguistique urbaine , Paris, Payot.
- Dumont, P. et B. Maurer (1995) : Sociolinguistique du français en Afrique francophone, EDICEF.

¹⁸ Cette gestion de fait en fonction de la loi naturelle: les (variétés de) langues les plus sollicitées auront tendance à (sur)vivre aux autres.

¹⁹ Cet adjectif à lui seul résume la situation linguistique du Cameroun qui est très hétérogène : 239 langues locales, à côté des langues officielles (français et anglais), sans oublier le pidgin-english.

²⁰ Le développement social porte sur tous les aspects possibles de la vie de l'homme : économique, culturel, politique, etc.

²¹ Contrairement au passé, la société africaine ne vibre plus au rythme de la séparation classique entre tradition et modernisme.

- Kaufmann, J.C. (1996) : L'entretien compréhensif , Paris, Nathan.
- Moore, D. (ed.) (2001) Les représentations des langues et de leur apprentissage : références, modèles, données et méthodes, Paris, Didier, CREDIF.
- Moreau, M.-L., 1997 : Sociolinguistique - concepts de base, Mardaga.
- Mucchielli,A. (2000[1996]) Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales, Paris, Armand Colin.
- D.de Robillard (2003) : " Français, variations, représentations: quelques éléments de réflexion ", Billiez, J.et D.de Robillard (coord.), Français: variations, représentations, pratiques, Cahiers du Français Contemporain n°8 : 35-61.
- (2001) : " Peut-on construire des "faits linguistiques" comme chaotiques? Quelques éléments de réflexion pour amorcer le débat ", Marges Linguistiques n°1 : 163-204.
- (1997) : "Aménagement linguistique" in Moreau, M.-L., 1997 : Sociolinguistique - concepts de base, Mardaga : 36-41.
- (1997) : "Planification linguistique" in Moreau, M.-L., 1997 : Sociolinguistique - concepts de base, Mardaga : 228-229.
- (1997) : "Politique linguistique" in Moreau, M.-L., 1997 : Sociolinguistique - concepts de base, Mardaga : 229-230.
- (1989) " Planification des langues et économie des ressources humaines : le cas de l'Île Maurice ", Etudes créoles, vol. XII, n°1 : 117-135.
- Tabi-Manga,J. (2000) Les politiques linguistiques du Cameroun - Essai d'aménagement linguistique, Paris, Khartala.
- Tadjadjeu,M. (1985) : " Pour une politique d'intégration camerounaise. Le trilinguisme extensif ", Actes du colloque sur l'identité culturelle camerounaise, Yaoundé, MINFOC : 187-201.